

très-utilement la cause républicaine et faire entendre de très-bons conseils à ceux que l'ont élu.

Nous n'appartenons pas à cette école qui ne voit de salut et de progrès politique pour la France que dans l'anéantissement d'un parti et dans la suppression de toutes les divergences. Si cette identification des esprits et ce silence absolu pouvaient exister, ils ressembleraient à la mort beaucoup plus qu'à la vie. Nous ne voyons de progrès réel pour notre pays que dans l'amélioration, l'élévation morale de nos divers partis, car le progrès général d'une nation est dans le progrès individuel des membres qui la composent. Où en serait l'Angleterre si les Torys avaient voulu exterminer les Whigs ? si les Whigs, chaque fois qu'ils ont eu la majorité, avaient fait entendre cet *aparte* mélodramatique dont nos oreilles lyonnaises sont rebattues : Il est temps d'en finir avec nos adversaires ?

Après nous être occupés des électeurs de M. Jules Favre, rendons justice à ceux de M. Rivet. Ce candidat appartient au parti des républicains du lendemain. Nous ne parlons, bien entendu, que des hommes sincères, qui ne sont pas devenus républicains par faiblesse de cœur ou par ambition, mais qui se sont ralliés hautement et publiquement, par leurs paroles et par leurs actes à la Constitution, c'est-à-dire au seul ordre possible. Ce parti est utile à la France, disons-mieux, il est presque la France elle-même, et nous considérerions sa disparition de la scène politique comme le plus sinistre présage qui pût menacer notre pays. M. Rivet représentait donc d'une manière très-nette cette nuance qui n'est pas fort à la mode à Lyon ; aussi nous devons dire que la bourgeoisie en l'adoptant nous a donné plus que nous n'attendions d'elle. Nous avons peur qu'il ne fût jugé coupable de trop de républicanisme, et que la conformité de ses idées avec celles de M. Dufaure, l'appui qu'il a donné à l'élection du général Cavaignac, son éloignement des mesures extrêmes, ne lui eussent valu la réprobation de ces électeurs malheureusement trop nombreux qui vont partout criant comme Harpagon : « Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde, et si je ne retrouve pas mon argent, je me pendrai moi-même après. »

Grâce à Dieu, nos craintes n'ont pas été réalisées, par convenance et par tactique, comme dit le *Courrier de Lyon*, ou par sympathie réelle, comme dit le *Salut Public*, la bourgeoisie a fait un choix intelligent ; c'est de bon augure pour l'avenir. Si ses préoccupations et ses craintes ne lui ont pas encore permis de juger le présent avec sang-froid, elle comprendra bientôt que son premier devoir, comme son premier intérêt est de travailler sincèrement et résolument à la consolidation de la République ; que le concours de ses lumières et de sa bonne volonté est indispensable au succès de notre nouvel établissement politique ; que la nécessité de ce concours est précisément la mesure de l'influence qui lui est réservée sur les affaires de son pays ; et que si elle avait eu plutôt confiance dans la République, le peuple, à son tour, aurait eu plus de confiance en elle-même.

Que dirons-nous du parti légitimiste ? qu'il s'est à peu près dégagé des autres partis, dans les dernières élections, et qu'il a bien fait. On peut devoir quelques succès à des alliances équivoques ; mais ces succès ne donnent point la force, ils